

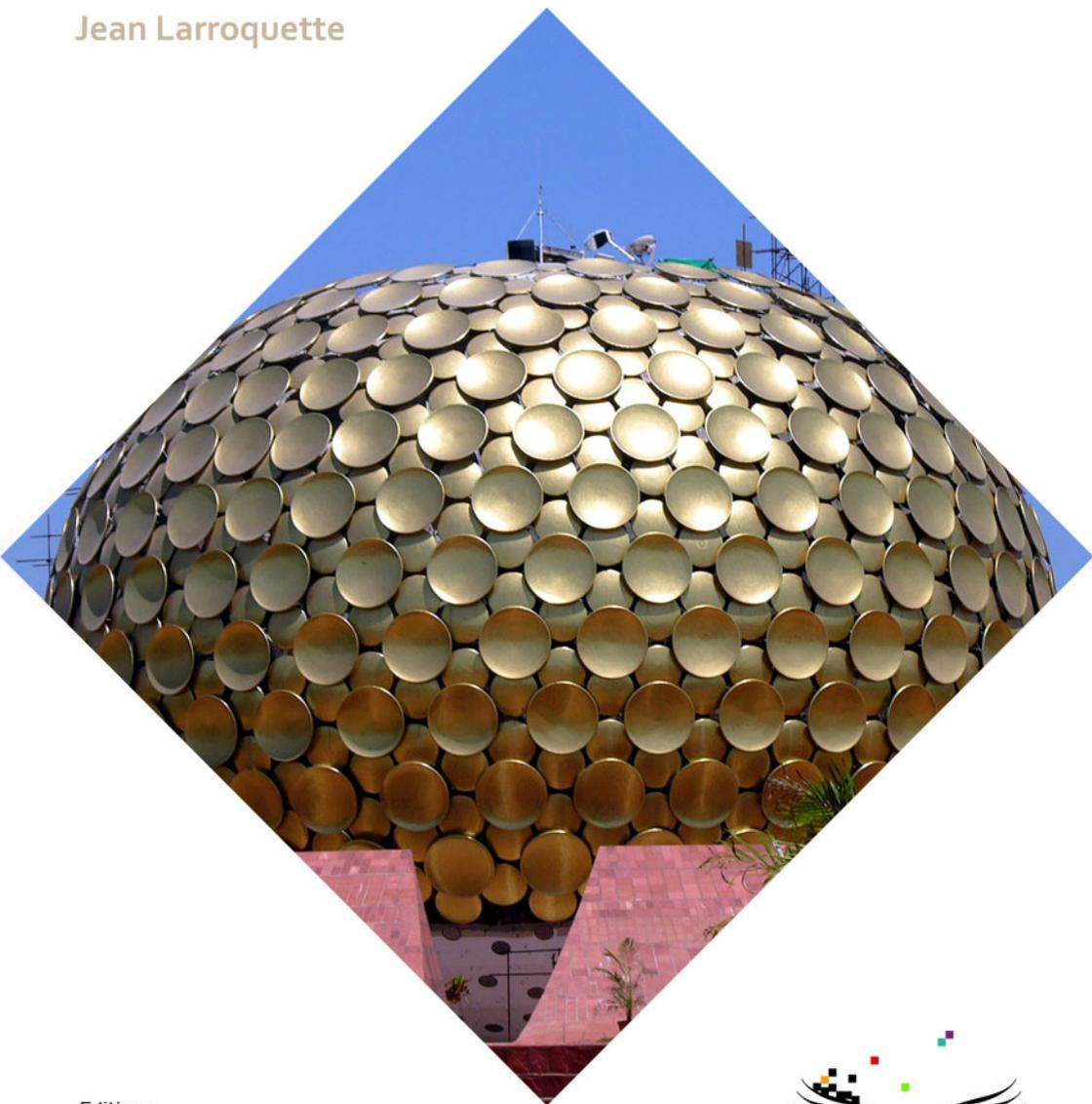
BIOGRAPHIES  
ET TÉMOIGNAGES



COLLECTION  
La différence

# Auroville, un aller simple ?

Jean Larroquette



Editions  
**Chemins de tr@verse**

sur

  
**Bouquineo.fr**

« Il devrait y avoir quelque part sur la terre un lieu dont aucune nation n'aurait le droit de dire : « il est à moi » un lieu ou... »

C'est vers ce lieu que nous nous sommes embarqués, ma femme et nos deux jeunes enfants dans le début des années 70. Auroville avait été inaugurée le 28 février 1968 et quelques femmes et hommes de bonne volonté avaient répondu à l'appel de cette aventure hors du commun.

Venus du monde entier vers cette terre rouge du sud de l'Inde, ils avaient commencé à sauver ce désert et à essayer de jeter les premières bases d'une société utopique où « *les relations entre êtres humains, qui sont d'ordinaire presque exclusivement basées sur la concurrence et la lutte, seraient remplacées par des relations d'émulation pour bien faire, de collaboration et de réelle fraternité.* » Nous avons avec eux cherché à faire de ce rêve une réalité. Plus de trente ans sont passés, le désert est devenu forêts, la ville imaginée commence à sortir de terre, les êtres humains qui l'habitent vivent ensemble du mieux qu'ils peuvent. C'est ce parcours difficile et heureux que raconte ce livre.

Jean Larroquette

 Ouvrage dirigé par  
Yanne Dimay

[www.bouquineo.fr](http://www.bouquineo.fr)

# Préface de l'éditeur et du comité éditorial

Si la valeur d'une vie tient à la richesse, à la variété et à l'originalité des parcours, des rencontres et des échanges, alors celle de Jean Larroquette est, à ce titre, exemplaire.

D'une plume énergique mais apaisante, celui-ci offre aux regards des gens ordinaires que nous sommes le paradoxal spectacle d'une vie qui l'a amené à parcourir le monde, à connaître plusieurs civilisations, plusieurs modes de vie, plusieurs métiers et plusieurs religions, sans pour autant l'alourdir d'un savoir pesant mais, au contraire, en l'allégeant progressivement des faux semblants, des hypocrisies et des a priori. Côtayant selon les moments le gratin de la vie artistique et culturelle parisienne, un ashram du sud de l'Inde ou les terres arides du Tamil Nadu, il avance dans sa vie avec une sagesse grandissante et une sérénité communicative. La cité utopique d'Auroville où il a, depuis plus de trente ans, régulièrement posé son sac, en est sans doute le symbole et la clé.

Nous sommes heureux que son témoignage, unique, inaugure cette collection.

Yanne Dimay et Yves Morvan

## L'auteur



### Jean Larroquette

Né en 1934, Jean Larroquette passe ses vingt premières années sous le soleil d'Afrique du Nord, où il nourrit sa passion pour l'enseignement. Ses vingt années suivantes sont placées sous les feux de la rampe à Paris : il y vit sa passion pour le théâtre. Las des sunlights, il retrouve pour deux nouvelles décennies le soleil, en Inde, augmenté d'une autre clarté, spirituelle cette fois, celle d'Auroville.

Depuis quinze ans, Jean Larroquette oscille entre l'Inde et Paris. Il conserve la même passion pour Auroville et pour la plénitude de la vie, où qu'elle soit.

Ce livre est son premier et son dernier : en homme de théâtre et en pédagogue, Jean Larroquette préfère la parole à l'écriture.

Editions  
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion du contenu de cet ouvrage, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2010

PDF : Isbn 978-2-313-00019-9  
EPUB : Isbn 978-2-313-00030-4

Dépôt légal : Février 2010  
Édition de février 2010 (première édition)

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sépard – 75009 PARIS

Illustration de couverture : © Smile - Fotolia.com

Conception de la charte graphique de couverture : Claire Sidoli

JEAN LARROQUETTE

**Auroville**  
**Un aller simple ?**

RÉCIT D'UNE BIOGRAPHIE

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE



*À mon père*

*« Ne laisse pas la prudence du monde  
murmurer à tes oreilles,  
car c'est l'heure de l'inattendu. »*

**Sri Aurobindo**



# Première Partie



## **AVERTISSEMENT**

« *IL Y A AUTANT DE YOGAS QUE D'INDIVIDUS* »

### **Sri Aurobindo**

... et j'ajouterai, il y a autant d'Auroville que d'Auroviliens\*. Pour chacun les raisons de se joindre à cette aventure étaient différentes et chacun y a trouvé ce qu'il devait rencontrer. Aussi cette vision d'Auroville est personnelle, incomplète, tronquée, subjective et aussi vraie et réelle que celle que pourrait avoir tous mes amis, mes frères, de lutte et de joie. Si dans la narration de cette expérience de vie, j'ai omis l'un d'entre eux ou l'une de leurs actions qu'ils sachent que dans mon cœur tous, sans exception, ont une place à jamais inscrite.

**J.L.**

\*Aurovilien avec un seul L ? Eh oui, cela s'écrit ainsi !



*« Il devrait y avoir  
quelque part sur la terre un lieu... »*

## CHAPITRE I

Il y a des objets qu'on ne peut vendre. Ils sont trop chargés de souvenirs, de joie, d'espoir. Ils en deviennent vivants : mes bottes de gardian camarguais ? C'est Alain qui les a recueillies en gage d'amitié ; il en a désormais la charge ! Le fauteuil à bascule ? Il prit le chemin de la maison de Michel et j'aime aujourd'hui à l'y retrouver, sans nostalgie, sans pincement au cœur. Il y est à sa place.

Tout le reste je crois, à l'exception de quelques disques que mon premier fils Yann, âgé alors de quatorze ans, voulait conserver, tout fut vendu. Yann gardait mes « Brassens », par goût peut être, mais surtout ma guitare pour conserver quelque chose d'intime de ce père qui l'« abandonnait » une deuxième fois. J'avais divorcé 12 ans plus tôt et, bien qu'en excellent terme avec mon ex-femme Annie, mon métier de comédien, avec ces horaires curieux –

on travaille quand les autres se détendent, souvent pour que les autres se détendent –, ne me laissait pas toujours les loisirs nécessaires pour m'occuper de ce fils qui grandissait un peu en dehors de moi. Et aujourd'hui je quittais la France, je partais pour l'Inde, à 10.000 kilomètres de lui, de mes parents, de mes amis, du théâtre pour lequel je vivais depuis vingt ans, sans autres bagages qu'une cantine remplie de quelques objets jugés alors indispensables, avec ma compagne et notre petit garçon de un an. Nous partions sans songer à un possible retour. Nous « liquidions » une vie qui pourtant sur le plan matériel nous gâtait.

Bien qu'elle parût mal en point, nous ne fuyions pas cette société pour laquelle je m'étais battu depuis longtemps avec les armes que je connaissais : la politique, le syndicalisme, les petites révoltes de courtes ou de longues durées... Mais toutes ces armes s'étaient émoussées petit à petit contre la carapace des habitudes, des sécurités, des laisser-faire. On en avait rêvé pourtant de cette société transformée, de cette société où l'imagination et l'intelligence créatrice pourraient un jour faire naître une nouvelle manière d'être humain, où la fraternité serait le principal moteur. Mais pour le moment, à l'exception des biens matériels et de quelques joies passagères, l'essentiel – un essentiel que je n'aurais pas su définir – me manquait.

Si je l'avais cherché en vain depuis longtemps, cet « essentiel », aujourd'hui, en cette année 1975, j'étais persuadé qu'il existait là-bas en Inde, pas loin de

Pondichéry, sur la côte du Coromandel, dans ce lieu où quelques « fous » essayaient de créer une cité internationale basée sur la vision d'un philosophe Indien rencontré, quelques années auparavant, au hasard de mes lectures : Sri Aurobindo. Là-bas, à Auroville, je ne savais pas ce qu'ils avaient trouvé, mais je savais que leur recherche et la mienne étaient la même, qu'elle ne se bornait pas à des discussions de bistrot jusqu'à deux heures du matin, dans la fumée des cigarettes, quand la fatigue et l'excitation de la pièce de théâtre que l'on vient de terminer exaspèrent les sensibilités et les espoirs. Ils essayaient de concrétiser dans ce désert, les rêves qui avaient été les leurs, qui étaient les miens.

Cette certitude me permettait de me séparer de tout ce qui pouvait me rattacher à Paris, à la France. Il fallait une rupture matérielle, définitive pour se sentir léger et aborder l'inconnu avec la force d'un aventurier. Il fallait mettre de côté toute « la prudence du monde », pour ne pas avoir l'esprit encombré des liens affectifs qui vous tirent par les basques quand l'imagination veut s'envoler.

Ce n'est pas facile, au début, de voir partir sa collection théâtrale de Brecht, son « Candide », ou ce Sartre qu'on aimait à reprendre régulièrement et pour la énième fois, là où on l'avait abandonné quelques six mois plus tôt ! Oh, bien sûr, ces « compagnons » n'étaient pas livrés à n'importe quelles mains. Ce sont nos amis qui en héritaient.

Nous avons instauré un système qui laissait tout le monde libre : sur la grande table de chêne rectangulaire qui

m'avait suivi depuis de longues années dans mes multiples déménagements, nous avons posé une grosse boîte tirelire. Quelque ami qui rentrait chez nous pour venir saluer notre prochain départ ou pour nous aider dans nos préparatifs, pouvait emporter ce qu'il désirait et laisser, ou pas, dans la boîte son offrande. Nous ne cherchions pas à savoir la plus part du temps, surtout quand il s'agissait de petites babioles, de livres ou de disques, ce que l'ami emportait, et nous ne savions pas quel « cadeau » il nous laissait. Certes nous nous sommes aperçus du départ de la grande table et de ses deux bancs, du tapis fait de nos propres mains, des étagères à livres démontables que j'avais bricolées en grognant (je grogne toujours dès que je touche un outil !) mais nous ne connaissions presque jamais le montant de la somme versée en échange de ces « emprunts ».

Nous avons ainsi vidé notre appartement pour ne garder que la cantine et le sac de marin kaki achetés aux Puces pour notre voyage. Le copain qui prit notre matelas ne vint le chercher que le dernier jour. La maison était vide, nos bagages au milieu du salon désert. Seuls dans la cuisine, le frigo et la cuisinière n'avaient pas trouvé acquéreur, et comme je ne souhaitais pas faire de cadeau à un propriétaire pingre et désagréable jusqu'aux derniers jours, je dus payer cent francs pour les faire prendre par des chiffonniers, ceux d'Emmaüs n'en ayant pas voulu !

Nous avons donc quitté cet appartement confortable près du Parc Montsouris pour rejoindre, dans le 15ème

arrondissement, un minuscule deux-pièces qui allait abriter nos derniers mois en France. J'avais un dernier contrat à honorer avec la télévision, un rôle important dans un feuilleton sans grand intérêt qu'il fallait tourner dans les Landes. En attendant, nous nous sommes entassés le plus confortablement possible dans notre nouveau lieu, commençant à régler les derniers détails de notre départ à Auroville.

*« ... un lieu dont aucune nation  
n'aurait le droit de dire :  
« il est à moi »... »*

Que représentait Auroville pour moi, à cette époque ? Bien peu de choses en fait. J'avais eu sous les yeux, deux ans auparavant, une Charte qui me parlait pour la première fois d'Auroville. Au hasard de mes lectures, « L'Idéal de l'Unité Humaine » de Sri Aurobindo, m'avait impressionné par la justesse des analyses de ce philosophe indien. Je me promettais d'aller plus avant dans la connaissance de son œuvre. La vie quotidienne et le travail m'empêchèrent de m'y plonger immédiatement. Je ne faisais pas alors le parallèle entre Aurobindo et Auroville mais la lecture des quatre points de la Charte, autour de quoi paraissait s'élaborer une nouvelle société, frappa mon imagination.

Une résonance, quelque part au fond de moi, semblait se mettre en harmonie avec ce que je lisais :

*1. Auroville n'appartient à personne en particulier.  
Auroville appartient à toute l'humanité dans son ensemble*

*Mais pour séjourner à Auroville, il faut être  
le serviteur volontaire de la Conscience Divine.*

*2. Auroville sera le lieu de l'éducation perpétuelle,  
du progrès constant, et d'une jeunesse  
qui ne vieillit point.*

*3. Auroville veut être le pont entre le passé et l'avenir.  
Profitant de toutes les découvertes  
extérieures et intérieures,  
elle veut hardiment s'élancer vers les réalisations futures.*

*4. Auroville sera le lieu des recherches  
matérielles et spirituelles  
pour donner un corps vivant à une unité humaine  
concrète.*

*La Mère, 28 février 1968*

À part « le serviteur de la conscience divine » qui m'intriguait un peu avec ses relents de religiosité, et la signature dont la signification oscillait entre mère supérieure d'un couvent ou complexe d'Œdipe, le reste me convenait parfaitement. C'était un résumé des valeurs qui devaient sous-tendre pour moi toute action, toute vie.

Il y avait d'abord ce préambule sur la non-propriété, sans aucun doute pas facile à vivre, mais l'article deux de la « Déclaration des Droits de l'Homme » instaurant et défendant le droit à la propriété, bien que peut-être indispensable à l'époque agitée où il avait été élaboré, ne nous avait-il pas, jusque-là, aidé bien plus à mourir qu'à vivre ? Le « c'est à moi », source de tous nos conflits petits ou grands, semble incontournable. Pourtant, là, quelqu'un voulait créer une ville qui n'appartienne à personne et soit à tout le monde, sans distinction aucune. Diable ! Ça m'intéresse ! Quant à l'éducation perpétuelle, les recherches du passé et du présent, spirituelles et matérielles, l'unité humaine, la jeunesse qui ne vieillit pas... tout cela avait un goût de « 9ème symphonie » de Beethoven qui, d'emblée, me séduisait. Je suis optimiste ! C'est vrai. Idéaliste ! Et alors ? Cette cité dont j'entendais parler pour la première fois, une utopie ? Certes, mais comment appelle-t-on une utopie qui se réalise ? N'est impossible que ce qui n'a pas encore été rendu possible. Si des fous n'avaient pas depuis des siècles rêvé d'aller sur la lune (« *Comment vous portez-vous monsieur de Bergerac ?* »), Armstrong y aurait-il mis les pieds ?

J'étais donc emballé sans rien connaître de plus. Dorénavant j'irais fouiner à droite et à gauche pour dénicher d'autres renseignements.

Et comme toujours dans ces cas-là, ce sont les renseignements qui sont venus à moi sous forme de lectures, de rencontres, de hasards (en sont-ils vraiment ?).

Il faudrait remonter bien loin dans mon passé pour découvrir les sources de mon appel vers cette manière idéale de vivre. Depuis mon plus jeune âge, j'ai baigné dans une vie collective où l'intérêt de chacun était toujours pris en compte et où les différences n'étaient pas sujets de désunion. Mon père, instituteur, avait choisi dans les années 30 d'aller enseigner dans les territoires français hors de nos frontières. Amusant, il faillit aller à Pondichéry et j'aurais pu y naître ! C'est au sud de la Tunisie, dans l'île de Djerba, qu'il débarqua avec sa femme, seuls Français dans un minuscule village. Trois ans plus tard, il remontait vers le Nord, dans un autre petit village à soixante kilomètres de Tunis, à Tindja, où je naquis en 1934. Sa passion, qu'il a su me transmettre, était l'enseignement de préférence dans les classes sociales qui en étaient le plus privées. C'était ce qu'on a coutume d'appeler un humaniste, quelqu'un qui plaçait l'épanouissement de la personne humaine au-delà de toutes valeurs. Son école était sa maison, ses élèves ses enfants, et moi, son fils unique, à la fois son enfant et un élève parmi les autres. J'ai toujours eu l'impression d'avoir autour de moi un nombre incalculable de frères et sœurs, petits et grands. J'aime toujours ce côté tribu. L'école ? C'était tous ensemble ; les vacances se déroulaient toujours dans des camps où nous retrouvions les mêmes collègues, les mêmes

enfants, les voyages se faisaient en caravane, de vélos, d'autos ou de cars. Le souvenir que j'en garde, même s'il n'est pas tout à fait juste, est très agréable car une grande harmonie présidait à toutes ces activités. Pas étonnant que quarante ans plus tard j'aie essayé de reconstituer cette atmosphère.

Je reviendrai sur cette enfance quand je parlerai de l'éducation à Auroville. Mais pour le moment j'essaie d'y découvrir ce qui m'a amené à partir, à quarante ans, vers ce lieu idéal.

C'est en solitaire que je découvris ce que l'on a coutume d'appeler, en y glissant toujours un peu péjorativement une touche de religiosité ou tout au moins de mysticisme, la spiritualité. C'est vrai que ma famille aurait pu être du genre instituteurs socialistes volontiers « bouffeurs de curé ». Mais mon père n'était pas un anticlérical forcené. Il se méfiait simplement de tous les détenteurs de vérités définitives et n'aimait pas à être catéchisé de quelque manière que ce soit. Il est d'ailleurs resté ainsi jusqu'à sa mort, il y a quelques mois, à cent deux ans, socialiste têtu mais jamais endoctriné, lucide devant les erreurs des uns comme des autres, toujours prêt à repenser le monde et à le refaire. Bravo !

Si son action était toujours matérialiste, c'est l'esprit du socialisme qui l'animait. Dans ce sens-là, je peux dire aujourd'hui, qu'il a essayé à sa manière de concilier matière et spiritualité, et que les valeurs de liberté et fraternité qu'il prônait et essayait de retrouver au fond de lui n'étaient rien